



Photomontage, vers 1930. PHOTO JACQUES-ANDRÉ BOIFFARD - CENTRE POMPIDOU MINAM - CCI - DIST RMN - GP

EXPOSITION Le centre Pompidou consacre une rétrospective au photographe surréaliste.

L'érotisme fétichiste de Boiffard mis à nu

Inaugurée en novembre, la galerie de photographies du centre Pompidou accueille Jacques-André Boiffard (1902-1961). Dans cet espace de 200 m² en sous-sol, dominé par un gris peu grisant et le souffle froid de la climatisation, ce surréaliste méconnu paraît pourtant être chez lui. Dès l'entrée de l'exposition, titrée «Une parenthèse surréaliste», le voici face à l'objectif impartial du Photomaton, grand front dégagé et cheveux plaqués, fumant une cigarette vers 1929. Il a du charme, des yeux allongés, et cette beauté assez tourmentée, très brumeuse, qu'avait saisie l'Américaine Berenice Abbott peu de temps avant. On le connaissait à peine, donc, c'est vrai, il y a une réelle curiosité. Nous le dévisageons. Tout à coup, il est comme projeté dans notre présent.

Il est bien né (à Epernon, Eure-et-Loir), père notaire et mère proche de Gertrude Stein, la diva rive gauche de la littérature, un béliier capable de sauter toutes les barrières. Il se destine à la médecine. Bientôt, il rencontrera Jean Painlevé, le cinéaste qui a élevé l'hippopotame au rang de divinité, et ces grands enfants avides d'insoumission que sont à cette époque les surréalistes, André Breton, le manager, et tous ses autres compagnons de fortune. C'est pour lui et Nadja, son livre culte publié par Gallimard en 1928, que Boiffard, après avoir été l'assistant flash du roi du chewing-gum, Man Ray, photographiera le Paris des années 30. Belle époque pour ceux qui l'ont aimée, où la Ville lumière a l'air d'être perdue en pleine campagne rares passants, façades typographiques, lampadaires plantés tels des arbres immarcescibles.

Mais, écrivent les commissaires, Damarice Amano et Clément Chéroux, dans le livre co-édité par Xavier Barra et le centre Pompidou, «on reconnaît dans cette approche l'influence du photographe Atget que Boiffard a certainement rencontré, et que les surréalistes admiraient pour ses paysages parisiens perçus comme hallucinatoires et tragiques».

Plus tard, Boiffard composera un Paris moins sage, puis s'approchera des corps avec délicatesse en faisant poser sa muse, Renée Jacobi, tête en bas. Rien que pour ces nus, sublimes, il faut aller voir Boiffard et découvrir son goût de l'anatomie, d'un érotisme fétichiste. Très surprenant, aussi, et dans la même veine, sa série autour des masques, qu'il réalise après son exclusion du groupe surréaliste («*infractio au secret*», a jugé André Breton). Si l'ambiance est carnaval, on retrouve cette austérité qui lui est chère, et le trouble naît tout autant du masque même que de l'attitude adoptée par son modèle, en l'occurrence, le cinéaste Pierre Prévert. Pas si facile de se laisser prendre sans visage.

En 1935, Boiffard reprendra ses études de médecine, spécialité radiologie. Sept ans après avoir ouvert son cabinet dans le XVII^e arrondissement, il meurt à Paris des suites d'un cancer du poumon. Il a 59 ans. Une vie très brève, à laquelle cette exposition rend un hommage vibrant.

BRIGITTE OLLIER

**JACQUES-ANDRÉ BOIFFARD,
LA PARENTHÈSE SURRÉALISTE**

Jusqu'au 2 février. Centre Pompidou, 75004, Paris.
Rens.: www.centrepompidou.fr